



La Revue cinéma de l'Université, 2023, n° 4

# Secrets de famille

Everything is in its proper place...  
Except the past.



Détail de l'affiche du film *Ordinary People* (*Des gens comme les autres*, Robert Redford, 1980) : « Chaque chose est à sa place... Excepté le passé. »

# Chronique d'une famille en crise

## *Des gens comme les autres,* de Robert Redford

Les Jarrett avaient tout pour être heureux. Mais après un événement tragique, l'harmonie familiale est menacée par des sentiments inavouables : culpabilité, rancœur, désamour. La famille Jarrett tente de sauver les apparences et de surmonter l'épreuve. Va-t-elle y parvenir ? Dans cette histoire le syndrome du survivant, le favoritisme parental et l'usure du couple causent bien des souffrances, mais ceux qui en sont victimes n'ont pas envie d'en parler. Au risque de se perdre.

### **Francisco Marzoa**

Lorsqu'il a été projeté dans les salles pour la première fois en 1980, *Des gens comme les autres* a fait sensation. Premier long-métrage réalisé par Robert Redford, ce film aujourd'hui méconnu a remporté à sa sortie un succès à la fois public et critique<sup>1</sup>. Redford, qui en tant qu'acteur s'était déjà fait une réputation, commençait brillamment sa carrière de réalisateur. Formé au théâtre, il avait joué des rôles au cinéma dès le début des années 1960, avant de devenir une dizaine d'années plus tard l'un des acteurs les plus populaires des États-Unis. Interprète engagé et charismatique, il a pu s'illustrer en travaillant pour des cinéastes du Nouvel Hollywood comme Arthur Penn et Alan Pakula.

Redford a aussi joué dans plusieurs long-métrages de Sidney Pollack et George Roy Hill, qui sont les cinéastes pour lesquels il a interprété le plus de rôles. Parmi les meilleurs

films tournés avec ces deux réalisateurs, on peut citer *Jeremiah Johnson* (Sidney Pollack, 1972), une méditation sur le retour à la nature et la solitude, ainsi que *La kermesse des aigles* (George Roy Hill, 1975), un hommage nostalgique aux acrobates du ciel des Années folles. D'autres réalisateurs et d'autres films pourraient être évoqués, mais de ce bref aperçu il ressort déjà que lorsque Redford s'est lancé à son tour dans la réalisation, il avait vu à l'œuvre quelques-uns des cinéastes les plus doués de son époque. Pour son premier long-métrage en tant que réalisateur, Redford a choisi d'adapter un roman de Judith Guest paru en 1976, intitulé *Ordinary People*. Ce livre raconte la vie quotidienne d'une famille appartenant à ce qu'on appelle aux États-Unis l'*upper middle class*, la classe moyenne supérieure. Ayant perdu un de ses deux fils, la famille imaginée par Guest tente désespérément de retrouver son équilibre.

Le roman ouvre une fenêtre sur la vie intérieure des personnages, ce qui a séduit Redford, qui dit avoir « été intrigué par ce livre, par la manière de décrire cette famille comme si l'on s'était glissé chez eux par le vasistas [...]. »<sup>2</sup> En portant à l'écran la chronique intimiste d'une famille dont les relations se détériorent, Redford a voulu dévoiler la complexité des relations entre les êtres. Et il l'a fait en cherchant un juste milieu entre une trop grande retenue et un épanchement excessif.

Dans le film de Redford il n'y a pas de complaisance narcissique. Et pas de condamnation morale. Pour montrer le processus de délitement d'une famille tout en décelant ses causes profondes, le réalisateur a choisi une approche à la fois distanciée et empathique. Il n'a pas voulu stigmatiser ses personnages ou la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent, en recourant à la caricature. Redford a filmé un drame et réalisé un portrait de famille tout en nuances. Il s'est livré à une étude psychologique de ses personnages, pour nous révéler leurs conflits intérieurs. Grâce à d'excellentes interprétations et une mise en scène relativement sobre, Redford est parvenu à donner une grande impression de réalisme en nous dévoilant la vie d'une famille qui, malgré son aisance, n'était pas à l'abri de la fatalité. Une famille comme les autres, en fin de compte.

### **Représenter la famille à l'écran**

Entre le milieu des années 1960 et la fin des années 1970, le cinéma américain a donné une image de la famille assez différente du portrait qu'il en faisait auparavant<sup>3</sup>. Cette nouvelle façon de représenter la famille peut s'expliquer par l'évolution de la société américaine et les changements qu'a subis l'industrie cinématographique. Pour cette dernière, les années 1960 ont été celles du déclin des grands studios qui avaient occupé une position dominante depuis la fin des années 1920. Durant leur règne les *majors* pouvaient exercer un contrôle sur la production et la distribution des films grâce au *studio system*, et ils devaient se confor-

mer aux valeurs morales conservatrices du code Hays. Mais après la fin des années 1950 ces studios ont été confrontés à des réalisateurs et réalisatrices qui voyaient autrement leur métier et à un public plus jeune ayant de nouvelles attentes.

À cette époque les États-Unis traversaient une phase de changements sociaux et politiques sans précédents, avec l'affirmation progressive des *baby boomers*. Cette génération avait grandi dans la société de consommation et réclamait une plus grande liberté, notamment en matière de mœurs. La remise en cause de l'autorité et des institutions traditionnelles n'a pas épargné la famille, et des réalisateurs et réalisatrices nouvellement venu-es ont reflété cette évolution dans leurs films. En effet les années 1960 se signalent par l'émergence de cinéastes plus jeunes, venu-es du monde de la télévision ou formé-es dans des écoles de cinéma. Ces cinéastes ne se considéraient plus comme de simples exécutant-es des studios, mais comme des créateurs et créatrices à part entière, et voulaient offrir une vision à la fois plus personnelle et plus critique de la société américaine.

Jusque-là le cinéma américain avait fait prévaloir un portrait idéalisé de la famille, en particulier de la famille où régnaient les valeurs traditionnelles. Il fallait mettre en avant le respect des lois et des convenances, en exaltant le sacrifice de l'individu pour le bien commun. À partir du milieu des années 1960 ont vu le jour de plus en plus de films donnant une autre image de la famille : désormais celle-ci allait également être dépeinte comme une institution en déclin, qui aliène l'individu et l'éloigne du bonheur personnel en le soumettant à des normes trop contraignantes ou fondées sur des préjugés. La perspective avait radicalement changé : on n'hésitait plus à se livrer à une critique féroce du conformisme, des faux-semblants et de la poursuite à tout prix de la réussite sociale, qui peuvent envenimer les relations au sein du couple et de la famille. À cet égard le film *Qui a peur de Virginia Woolf?* (Mike Nichols, 1966) était emblématique de la nouvelle tendance.

## Le regard des Cahiers du cinéma sur *Des gens comme les autres*

« Le film de Robert Redford raconte, du point de vue explicite d'un adolescent, la crise de toute une famille et, éventuellement, son éclatement [...]. Le film le montre se débattre avec des images, avec ses amis de collège, avec son analyste, et surtout avec sa famille. Il s'en sortira, entraînant dans sa crise son père et sa mère, devenant, par l'examen brutal qu'il est amené à faire sur lui-même, un révélateur, un dynamiteur du confort, du ronron, du "je ne veux pas savoir". [...] Redford détaille donc pour nous — il l'étale, la met à plat — une vision d'adolescent. Que voit-on ? Un univers lisse et sans violence réelle [...], où chacun est sommé d'être heureux, à sa place — conventionnellement heureux. Il suffit que quelque chose ne colle pas dans cet échafaudage de bons sentiments, que quelqu'un ne soit pas à sa place, ne se *sente* pas à sa place, pour que le vernis craque, pour qu'on voie l'usure qui affecte les relations entre les gens, comme une corde sur le point de rompre. »<sup>5</sup>



Conrad (Timothy Hutton) devant la maison familiale.

L'approche critique a dominé le cinéma américain durant les années 1970. Elle s'inscrivait dans le vaste mouvement cinématographique qu'on a appelé plus tard le Nouvel Hollywood<sup>4</sup>, dont l'esprit contestataire reflétait l'essor de la contre-culture. En 1980, lorsque *Des gens comme les autres* est sorti, le Nouvel Hollywood et la contre-culture arrivaient en bout de course. L'esprit critique du mouvement transparaît encore dans le film, car celui-ci nous dévoile une famille en crise, et nous laisse entrevoir la façon de vivre d'une communauté repliée sur elle-même et très préoccupée par les apparences. Mais il n'y a plus vraiment de visée contestataire : le but premier du réalisateur n'était pas de remettre en cause l'institution familiale ou de critiquer un certain milieu. Redford a voulu révéler un cheminement intérieur, explorer les méandres de la conscience tourmentée d'un adolescent qui a vu mourir son frère, et pour qui le deuil est un fardeau trop lourd à porter.

### Psychothérapie et cinéma

La famille Jarrett habite une grande maison dans la banlieue résidentielle de Chicago. Le père, Calvin (Donald Sutherland), est conseiller fiscal ; la mère, Beth (Mary Tyler Moore), veille à la bonne tenue du foyer. Le couple a un fils, Conrad (Timothy Hutton), dont le frère aîné est mort dans un accident de bateau. Conrad a survécu à l'accident, mais a ensuite tenté de se suicider. Le film débute lorsque l'adolescent est de retour dans sa famille après un séjour à l'hôpital. Conrad tente de reprendre sa routine quotidienne, mais il fait des cauchemars récurrents et souffre d'anxiété. Son père s'inquiète pour lui mais ne sait pas comment l'aider, alors que sa mère lui manifeste une certaine froideur. Avec elle l'adolescent a des relations assez tendues. Ses rapports avec les autres élèves de son école se détériorent également. De plus en plus renfermé, Conrad accepte malgré tout de consulter un psychiatre, le Dr Berger (Judd Hirsch). Au départ Conrad est plutôt réticent, mais



Le Dr Berger (Judd Hirsch) et Conrad (Timothy Hutton).

peu à peu une relation de confiance va s’instaurer entre lui et son thérapeute, qui pourra lui venir en aide.

Dans l’intrigue du film, qui vient d’être résumée à grands traits, la psychothérapie du personnage principal joue un rôle majeur. Grâce à un psychiatre empathique et compétent, Conrad va prendre du recul et se livrer à un travail d’introspection, en parlant de lui et de sa famille. Cette confrontation avec lui-même va faire remonter à la surface les causes profondes du conflit intérieur qui le ronge. Cela va lui permettre de surmonter son sentiment de culpabilité et sa rancœur, en acceptant ses limites et celles de ses parents. Conrad parviendra aussi à accepter le passé tel qu’il est, en faisant le deuil de son frère. À la fin du film il apparaît plus serein, plus bienveillant avec ses proches, à commencer par son père. Ce dernier va lui aussi se remettre en question, car il ne s’entend plus avec son épouse. Mais contrairement à son mari, la mère de Conrad refuse de changer. Le dénouement nous laisse voir des époux Jarrett au bord de la rupture, alors que l’avenir semble plus prometteur

pour leur fils : il est devenu l’ami de Jeannine (Elizabeth McGovern), une élève de son école.

Cette conclusion heureuse pour Conrad a été rendue possible par la psychothérapie qu’il a suivie, et dont le film montre les différentes étapes. En effet Redford nous fait assister à plusieurs séances de thérapie — avec des échanges parfois rudes — entre le Dr Berger et Conrad. Elles sont mises en scène de manière crédible, si bien qu’on a pu utiliser le film pour enseigner des notions et des techniques employées en psychiatrie<sup>6</sup>. Cependant il ne faut pas accorder une valeur documentaire à cette représentation simplifiée et condensée d’une psychothérapie. Sous diverses formes, la thérapie psychique a été représentée au cinéma à de nombreuses reprises ; on a même mis en évidence la « formule » employée pour obtenir une image positive de la psychothérapie, afin de combler certaines attentes du public<sup>7</sup>. Et il s’avère que le film de Redford remplit pratiquement toutes les conditions qu’énumère cette formule : on y trouve un psychiatre compatissant et zélé, un



Jeannine (Elizabeth McGovern).

nombre réduit de séances, des troubles causés par un seul événement traumatique, une catharsis<sup>8</sup> puis la guérison finale du patient, qui finit par trouver l'amour auquel il aspirait.

Il est vrai que ces conditions répondent très bien à des exigences dramaturgiques propres à une œuvre de fiction ; elles permettent de créer et maintenir une tension dramatique, puis d'amener le dénouement, en l'occurrence un *happy end* pour le personnage principal. Malheureusement, les conditions pour parvenir à une issue favorable ne sont pas toujours réunies dans la vie réelle. Par ailleurs il faut également souligner que Redford ne nous montre qu'une forme de psychothérapie parmi d'autres : il y a plusieurs théories sur le fonctionnement du psychisme humain, et différentes pratiques pour tenter de soulager la souffrance psychique. Certaines d'entre elles ont parfois été représentées au cinéma de façon assez négative, alors que l'efficacité des principales formes de psychothérapie pratiquées de nos jours a pu être évaluée au moyen de diverses méthodes<sup>9</sup>. *Des gens comme les autres* nous montre, d'une façon dramatisée mais vraisemblable, comment un jeune patient surmonte son mal-être et sa difficulté à communiquer grâce au dialogue thérapeutique, illustrant la vérité qu'il y a dans ces vers de Shakespeare :

« *Donnez des mots à la douleur ; le chagrin qui ne parle pas*

*Murmure au cœur surchargé et l'invite à se rompre.* »<sup>10</sup>

## Notes

- 1 Quatre Oscars ont été remportés : celui du meilleur film, du meilleur réalisateur (Robert Redford), du meilleur scénario adapté (Alvin Sargent), et du meilleur second rôle (Timothy Hutton).
- 2 Cité dans BOURDOULOUS Armelle et al. (2019). *Catalogue Lumière 2019 : Grand Lyon film festival*, Institut Lumière, p. 140.
- 3 LEVY Emanuel (1991). « The American Dream of Family in Film : From Decline to a Comeback », *Journal of Comparative Family Studies*, vol. 22, n° 2, pp. 187-204.
- 4 BISKIND Peter (2002), *Le Nouvel Hollywood : Coppola, Lucas, Scorsese, Spielberg... la révolution d'une génération*, Le Cherche Midi.
- 5 SKORECKI Louis (1981). « L'art d'être acteur », *Les cahiers du cinéma*, n° 322, pp. 51-52.
- 6 MILLER Frederick C. (1999). « Using the Movie *Ordinary People* to Teach Psychodynamic Psychotherapy with Adolescents », *Academic Psychiatry*, vol. 23, n° 3, pp. 174-179.
- 7 EBER Milton, O'BRIEN James McG. (1982). « Psychotherapy in the Movies », *Psychotherapy: Theory, Research and Practice*, vol. 19, n° 1, pp. 116-120.
- 8 En psychanalyse le terme « catharsis » désigne l'effet de « purgation » résultant de la décharge émotionnelle par laquelle un sujet se libère de l'affect lié au souvenir d'un événement traumatique.
- 9 DESPLAND Jean-Nicolas, de ROTEN Yves, KRAMER Ueli (2018). *L'évaluation des psychothérapies*, Lavoisier.
- 10 « Give sorrow words ; the grief that does not speak / whispers to the o'erfraught heart and bids it break. » SHAKESPEARE William (1623). *Macbeth*, acte IV, scène 3.